

L'ÆNONE OVIDIENNE : UN PERSONNAGE PARTHÉNIEN ?

Marc VANDERSMISSEN*

Résumé. – Sur la base d'une analyse comparative pointue entre les différents récits conservés du mythe d'Ænone, cet article vise à apporter de nouveaux éléments à l'étude des sources de l'*Héroïde* V, *Ænone*, d'Ovide. Sont ainsi passées en revue les œuvres en grec de Lycophron, Parthénios de Nicée, Conon et Apollodore en parallèle avec la lettre latine. Un intérêt tout particulier est accordé à l'Ἐρωτικὸν Πάθημα 4, *Ænone*, de Parthénios déjà considérée par les spécialistes comme l'un des modèles du poète augustéen. Le rôle de cette notice (EP 4) dans la composition de l'épître V des *Héroïdes* est réévalué et de nouveaux arguments en faveur d'une reprise ovidienne de l'œuvre parthénienne sont apportés. Cette recherche s'intéresse donc à la fois à l'étude des sources d'un poème d'Ovide mais aussi aux différents procédés de création littéraire qui y sont étroitement liés.

Abstract. – Based on a specialized comparative analysis of diverse preserved stories of the myth of Oenone, this article provides new elements to the study of the sources of Ovid's *Heroides* V, *Oenone*. Lycophron's, Parthenius of Nicaea's, Conon's and Apollodorus's Greek works are compared to their Latin counterparts. Special interest is devoted to Parthenius's Ἐρωτικὸν Πάθημα 4, *Oenone* – regarded by the specialists as one of the models of the Augustan poet. The role this note (EP 4) played in the composition of epistle V of the *Heroides* is re-examined and new arguments favorable to Ovid's re-using Parthenius's work are suggested. This research-work does not only tackle the study of the sources of one of Ovid's poems, but also diverse tightly intertwined processes of literary creation.

Mots-clés. – Littératures anciennes, intertextualité, Parthénios-Ovide.

* F.R.S. : FNRS Université de Liège Langue et Littérature grecques anciennes ; mvandersmissen@ulg.ac.be

1. – INTRODUCTION

Depuis plus d'un siècle, la question des sources grecques de l'œuvre ovidienne intéresse intensément les spécialistes de la littérature latine¹. De nombreux travaux se sont ainsi attachés à mieux comprendre le processus complexe de création littéraire d'un auteur latin imprégné de culture grecque, tel Ovide. Cependant, la constante évolution de notre connaissance des auteurs anciens permet d'apporter de nouveaux éclairages à cette question. Le cas plus précis de la lettre V des *Héroïdes*, *Œnone*, en est un parfait exemple.

Dans son étude sur le recueil épistolaire ovidien, Howard Jacobson affirme qu'il est impossible d'analyser cette cinquième lettre par comparaison avec les textes grecs antérieurs conservés qui se résument à des scolies ou à des abrégés mythographiques de nature uniquement narrative². Depuis, les recherches plus récentes de Laurel Fulkerson³ et de Jacqueline Fabre-Serris⁴ défendent l'idée que l'œuvre de Parthénios de Nicée, mythographe grec presque contemporain d'Ovide, a dû jouer un rôle dans la composition de l'*Œnone*.

En effet, cette héroïne fait l'objet d'une notice complète (EP 4) dans le recueil parthénien d'histoires d'amour malheureuses, les Ἑρωτικά Παθήματα, et présente de nombreuses similitudes avec la version imaginée par Ovide. Toutefois, ne pourrait-on pas dégager de nouveaux éléments qui prouvent que cet épisode grec est l'une des sources du poème latin et ne pourrait-on pas mettre au jour d'autres sources potentielles ?

2. – LES VERSIONS GRECQUES DU MYTHE D'ŒNONE

Avant d'aborder les versions conservées de l'histoire d'Œnone, on ne peut passer sous silence la question des œuvres perdues par la tradition et des écrits trop fragmentaires pour être exploités dans le cadre de cette étude. Il est évident qu'une partie importante de la littérature grecque, et à plus forte raison celle des périodes archaïque et classique, ne nous est pas parvenue et que cet état de la documentation donne un caractère hypothétique à notre développement. En plus des témoignages très partiels d'Hellánikos (*FGrHist* 4F29), d'Hégésianax (= Céphalon de Gergitha – *FGrHist* 45F2, 6) et de Nicandre⁵ (*FGrHist* 271-272F21, 33), pointons aussi le poème très fragmentaire de Bacchylide (20D S-M)⁶. À la deuxième ligne du texte, certains éditeurs⁷ y ont lu une occurrence du nom « Œnone » malgré l'état lacunaire du vers. Cependant,

1. À titre d'exemple : G. LAFAYE, *Les Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs*, Hildesheim 1904.

2. H. JACOBSON, *Ovid's Heroides*, Princeton 1974, p. 176.

3. L. FULKERSON, *The Ovidian Heroine as Author : Reading, Writing, and Community in the Heroides*, Cambridge 2005, p. 56.

4. J. FABRE-SERRIS, « Ovide lecteur de Parthénios de Nicée » dans *Littérature et érotisme dans les Passions d'amour de Parthénios de Nicée*, A. ZUCKER éd., Grenoble 2008, p. 189-205.

5. Ces deux derniers auteurs sont cités dans la manchette de la notice de l'EP 4 de Parthénios.

6. BACCH., *Fr. 20D S-M*, 1-2 : « . ὄθεν εὐειδῆς ἄλοχος . [~ ~ / λιοσθίαν ὄρμασεν Οἶν [~ ~] »

7. À titre d'exemple citons, H. MAEHLER, *Bacchylides : Lieder und Fragmente*, Berlin 1968, p. 130 et 152.

dans ses éditions plus récentes, H. Maelher lui-même⁸ revient sur cette première hypothèse et propose les lectures « Oineus » ou « fils d'Oineus » en raison du lien thématique fort entre le mythe de cette famille et la suite du poème. Malgré les difficultés d'interprétation de ces sources incomplètes, ces textes nous apprennent que la première épouse de Pâris était bien connue des auteurs grecs dès l'époque pré-hellénistique.

Par contre, cinq textes complets⁹ – ceux de Lycophron, Bion, Parthénios, Conon et du Pseudo-Apollodore – ont traversé les siècles et méritent une nouvelle analyse en comparaison avec le traitement ovidien du mythe. Lycophron est probablement le premier de ces cinq auteurs grecs à faire mention de la mère de Corythos dans son unique œuvre conservée, *Alexandra*. L'auteur ne cite néanmoins jamais le nom de l'héroïne mais la description ne laisse aucun doute sur l'identité du personnage :

τὰ πάντα πρὸς φῶς ἢ βαρῦζηλος δάμαρ
στείλασα κοῦρον τὸν κατήγορον χθονὸς
ἄξει, πατρὸς μομφῆσιν ἠγριωμένη,
λέκτρων θ' ἕκατι τῶν τ' ἐπεισάκτων γάμων.
Αὐτὴ δὲ φαρμακουργός, οὐκ ἰάσιμον
ἔλκος δρακούσα τοῦ ξυνευνέτου λυγρόν,
Γιγαντοραίστοις ἄρδισιν τετρωμένου
πρὸς ἀνθοπλίτου, ξυνὸν ὀγχήσει μόρον,
πύργων ἀπ' ἄκρων πρὸς νεόδμητον νέκυν
ῥοιζηδὸν ἐκβράσασα κύμβαχον δέμας· (Lyc., *Alexandra*, 57-66)

« Tous ces malheurs, l'épouse terriblement jalouse les mettra au jour, une fois dépêché vers les Grecs son fils, afin qu'il leur livre sa patrie, car les reproches du père de ce dernier l'ont rendue furieuse, ainsi que ses infidélités avec une étrangère. Elle-même savante dans l'art de guérir, à la vue de la plaie terrible, incurable, de son amant meurtri par les traits ennemis qui frappèrent les géants, elle connaîtra le même sort, en se jetant du haut des tours, avec violence, la tête la première sur le corps de son amant finissant d'expirer¹⁰. »

Bien qu'il ne donne aucun détail ni sur l'origine ni sur la famille d'Ænone, ce premier extrait livre une série de caractéristiques à son sujet. Elle est l'épouse officielle d'un héros infidèle (Pâris) et a donné naissance à un fils qui causera la perte de Troie (Corythos)¹¹. Elle souffre, en effet, à ce point d'avoir été abandonnée pour une autre qu'elle provoque la chute

8. H. MAELHER, *Die Lieder des Bakchylides : Die Dithyramben und Fragmente*, Leiden 1997, p. 90-91 et H. MAELHER, *Bacchylides : a Selection*, Cambridge 2004, p. 76 et 256-257.

9. P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris 2007, s.v. « Ænone », (éd. orig. 1951). Pour être complet, il faut également citer le texte de Quintus de Smyrne (*La suite d'Homère*, X, 262 ; 484) mais nous ne le prendrons pas en considération dans cette étude en raison de son caractère tardif.

10. Les textes et traductions proviennent des éditions des Belles Lettres quand elles existent, sinon les références sont indiquées en note de bas de page comme ici : Lycophron, *Cassandra*, texte traduit, annoté et commenté par P. HUMMEL, Chambéry 2006.

11. Ce texte est le seul témoignage de cette version de l'histoire de Corythos.

de sa propre patrie en envoyant son fils livrer la ville. Cette première mise en scène montre donc une héroïne au caractère vengeur sous l'emprise d'une passion destructrice. L'épisode se termine ensuite sur le courageux suicide de l'héroïne.

Bion (*circ.* III^e siècle av. J.-C.) est le premier auteur connu à nommer la nymphe troyenne mais il ne l'évoque que de manière très succincte :

ΛΥΚΙΔΑΣ

Ἄρπασε τὰν Ἑλέναν πόθ' ὁ βωκόλος, ἄγε δ' ἐς Ἴδαν,
Οἰώνῃ κακὸν ἄλγος. [...] (BION, *Épithalame d'Achille et Déidamie*, 10-11)

LYKIDAS

« Un jour, le bouvier ravit Hélène et l'emmena vers l'Ida, cruelle souffrance pour Œnone. »

Cette brève allusion dans une œuvre encore mal comprise n'est pas suffisamment développée pour enrichir notre analyse. Parthénios offre, quant à lui, la première version conservée et détaillée du mythe dans ses *Ἐρωτικὰ Παθήματα*. Œnone y est décrite comme la fille de Kébrèn, possédant une grande intelligence et le don de prophétie. Elle épouse Alexandre, encore berger, et lui prédit fréquemment son infidélité ainsi que la guerre à venir. Elle le prévient également qu'il aura besoin d'elle une fois blessé mortellement. Pâris refuse d'écouter ses oracles et décide de partir en Grèce et de s'unir avec Hélène. À la fin de la guerre, meurtri par les flèches de Philoctète, le fils de Priam revient vers son premier amour. Cette dernière refuse alors de le soigner en raison de son amer chagrin puis elle change d'avis trop tard et se suicide.

Une deuxième notice du recueil parthénien (*EP 34, Corythos*) concerne cette héroïne, mais cette fois de manière indirecte ; elle est centrée sur le fils d'Œnone et de Pâris. Celui-ci, déjà évoqué chez Lycophron, fait l'objet d'une tradition différente qui le met en scène en amant d'Hélène et en victime de la jalousie de son père :

Ἐκ δὲ Οἰώνῃς καὶ Ἀλεξάνδρου παῖς ἐγένετο Κόρυθος. Οὗτος ἐπίκουρος ἀφικόμενος εἰς Ἴλιον Ἑλένης ἠράσθη· καὶ αὐτὸν ἐκείνη μάλα φιλοφρόνως ὑπεδέχετο. Ἦν δὲ τὴν ἰδέαν κρᾶτιστος. Φωράσας δὲ αὐτὸν ὁ πατὴρ ἀνεΐλεν. (PARTH., *EP*, 34, 1)

« D'Œnone et d'Alexandre naquit un fils, Corythos. Venu en renfort à Troie, il tomba amoureux d'Hélène, qui accueillit ses attentions de très bonne grâce (il avait une prestance exceptionnelle) ; mais lorsqu'il découvrit l'affaire, son père le tua¹². »

Parthénios ne donne ici aucun détail sur l'histoire de la mère du héros puisqu'il oriente l'attention du lecteur sur le destin tragique de Corythos.

Le vingt-troisième récit de Conon¹³ possède des particularités des deux notices parthéniennes mais également des caractéristiques propres. Ainsi, comme chez Parthénios, Œnone et Pâris ont un fils qui est assassiné par son père jaloux. De plus, l'héroïne est dotée de

12. Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, édité et traduit par M. BIRAUD, D. VOISIN, A. ZUCKER, Grenoble 2008.

13. Bien que la datation des *Narrationes* reste encore incertaine (*circ.* I^{er} siècle apr. J.-C.), il nous a paru intéressant de comparer la version de Conon avec les autres témoignages conservés.

don de guérison et de l'art prophétique. Toutefois, Conon peint une femme très différente de la présentation de l'auteur de Nicée. Contrairement à l'épouse passive¹⁴ décrite dans les *EP* 4 et 34, Conon imagine un personnage vaillant et combatif. Elle envoie son fils auprès d'Hélène afin de détourner Alexandre de la princesse grecque mais provoque indirectement la mort de son enfant¹⁵ ; elle prédit l'avenir de son époux en guise de menace (blessures, dépendance de son art de guérison) ; à la fin du récit, elle tue le messager qui lui a annoncé la mort de Pâris et puis se suicide :

Ὡς δ' ἔμαθε παρὰ τοῦ κήρυκος ὅτι τεθνήκοι καὶ ὅτι αὐτὴ αὐτὸν ἀνήρηκεν, ἐκείνον μὲν ἀντὶ τῆς ὕβρεως λίθῳ τὴν κεφαλὴν πατάξασα ἀναιρεῖ, τῷ δ' Ἀλεξάνδρου νεκρῷ περιχυθεῖσα, καὶ πολλὰ τὸν κοινὸν ἀμφοῖν καταμεμψαμένη δαίμονα, ἑαυτὴν ἀνήρτησε τῇ ζώνῃ. (CONON, *Narr.*, 23)

« Quand elle apprit du héraut qu'il était mort [*scil.* Pâris] et qu'elle l'avait tué elle-même, elle frappe mortellement le messager d'une pierre à la tête en punition de son insolence ; après avoir embrassé le corps sans vie d'Alexandre et s'être longuement lamentée sur leur sort à tous les deux, elle se pendit avec sa ceinture¹⁶. »

Légèrement postérieur à l'œuvre d'Ovide (fin I^{er} – début II^e siècle apr. J.-C.), le résumé mythographique d'Apollodore révèle des orientations originales par rapport aux quatre auteurs précédents. Il nous apprend que la fille de Kébrèn a acquis l'art divinatoire auprès de Rhéa et surtout qu'elle met ce talent à profit pour tenter, sans succès, de retenir Pâris auprès d'elle :

Αὕτη παρὰ Ῥέας τὴν μαντικὴν μαθοῦσα προέλεγεν Ἀλεξάνδρῳ μὴ πλεῖν ἐπὶ Ἑλένην. Μὴ πεῖθουσα δὲ εἶπεν, ἐὰν τρωθῆ, παραγενέσθαι πρὸς αὐτὴν· μόνην γὰρ θεραπεύσαι δύνασθαί. (APOLLOD., *Bibl.*, III, 12, 6)

« Celle-ci avait appris de Rhéa l'art prophétique et elle prévint Alexandre qu'il ne devait pas prendre la mer pour aller vers Hélène. Comme elle n'arrivait à le convaincre, elle lui dit de venir la trouver s'il était blessé, parce qu'elle était la seule qui pût le guérir¹⁷. »

Si l'on exclut le texte de Bion, trop court pour faire l'objet d'une analyse détaillée, nous sommes donc en présence de quatre auteurs qui offrent une série de variations sur le mythe d'Ænone et de sa famille (Kébrèn, Pâris, Corythos). Ces différences sont-elles les indices de l'originalité de chaque auteur travaillant sur la base d'une ou plusieurs sources antérieures ou bien sont-elles les traces de l'existence de plusieurs traditions plus anciennes orales ou écrites ? L'état actuel de nos connaissances ne nous autorise pas à répondre à ces questions

14. Elle ne joue aucun rôle dans l'*EP* 34 et prononce l'avenir sans essayer de retenir Pâris dans l'*EP* 4.

15. Corythos est assassiné par son propre père qui soupçonnait une liaison entre son fils et Hélène : Ἀλέξανδρος [...] ἀναπλεχθεὶς ἐξ ὑποψίας, εὐθὺς ἀναιρεῖ. (CONON, *Narr.*, 23)

16. Édition : M. K. BROWN, *The Narratives of Konon*, München 2002 et traduction personnelle.

17. Édition : Apollodorus, *The Library*, G.P. GOOLD ed., english trad. J. G. FRAZER, Cambridge 1979 (éd. orig. 1921) et traduction : J.-C. CARRIÈRE, B. MASSONIE, *La Bibliothèque d'Apollodore, traduite, annotée et commentée*, Paris 1991.

ou à préférer l'une ou l'autre hypothèse. La comparaison de ces versions avec celle d'Ovide reste néanmoins pertinente pour dégager des éléments qui éclairent l'étude des sources de cette épître amoureuse.

3. – L'ŒNONE OVIDIENNE

Avec originalité¹⁸, le poète latin, dans son recueil de lettres, fait écrire Œnone à son époux au moment du retour de ce dernier à Troie avec Hélène. Au fil de la lettre, on lit que l'héroïne est une nymphe de Phrygie et qu'elle a reçu l'art des remèdes suite à son viol par Apollon :

*Ille meae spoliū uirginitatis habet,
Id quoque luctando; rupi tamen ungue capillos,
Oraque sunt digitis aspera facta meis.
Nec pretium stupri gemmas aurumque poposci;
Turpiter ingenuum munera corpus emunt.
Ipse, ratus dignam, medicas mihi tradidit artes
Admisitque meas ad sua dona manus.* (Ov., *H.*, V, 140-146)

« Il possède le trophée de ma virginité. Et cela même non sans lutte: du moins mes ongles lui arrachèrent les cheveux et mes doigts meurtrirent son visage. Enfin, pour prix du déshonneur, je ne demandai pas de pierreries et de l'or : des présents achètent honteusement un corps libre. C'est lui qui, m'en jugeant digne, me confia l'art de guérir et admit mes mains à ses dons. »

Contrairement à la version parthénienne, elle ne possède pas le don de prophétie mais connaît l'avenir grâce à l'oracle de la sœur de Pâris, Cassandre :

*Hoc tua (nam recolo) quondam germana canebat,
Sic mihi diffusis uaticinata comis:
« Quid facis, Œnone? Quid harenae semina mandas?
Non profecturis litora bubus aras.
Graia iuuenca uenit, quae te patriamque domumque
Perdat. Io! Prohibe. Graia iuuenca uenit. »* (Ov., *H.*, V, 113-118)

« Ces choses – je m'en souviens – ta sœur la devineresse, les cheveux épars, me les a jadis prédites en ces termes : “Que fais-tu, Œnone? Pourquoi jettes-tu la semence au sable? Tes bœufs labourent inutilement le rivage. Voici venir une génisse grecque qui perdra toi, ta patrie et ta maison (ah! empêche-le!). Voici venir une génisse grecque.” »

Elle relate également les prémices de son amour avec Alexandre et met en évidence les défauts de sa rivale pour le convaincre d'abandonner Hélène :

*Sit facie quamuis insignis, adultera certe est.
Deseruit socios hospite capta deos.* (Ov., *H.*, V, 125-126)

« Pour insigne que soit sa beauté, cette femme est certainement adultère. Séduite par son hôte elle a déserté les dieux conjugaux. »

18. Sur l'originalité des *Héroïdes*, voir : D. ROUSSEL, *Ovide épistolier*, Bruxelles 2008, p. 89-93.

L'héroïne clôture son récit en priant son amant de revenir vers elle et de soigner son mal :

*Quod nec graminibus tellus fecunda creandis
Nec deus, auxilium tu mihi ferre potes.
Et potes, et merui. Dignae miserere puellae.* (Ov., *H.*, V, 153-155)

« L'aide que ni la terre, féconde créatrice de simples, ni un dieu ne pourraient m'apporter, toi tu le peux. Tu le peux et je l'ai mérité. Accorde ta pitié à une femme qui en est digne. »

4. – ÆNONE OVIDIENNE, ÆNONE PARTHÉNIENNE ?

Il est aujourd'hui démontré qu'Ovide avait lu l'œuvre de Parthénios¹⁹ et qu'il dut, dans une certaine mesure, s'en inspirer lors de la rédaction de l'*Héroïde* V²⁰. Cependant, lorsqu'on s'intéresse aux deux versions du mythe, on constate qu'Ovide s'est éloigné sur deux points importants de la version parthénienne : le personnage lui-même et le moment de l'action décrite.

Ainsi, en premier lieu, il est important de pointer que l'héroïne des *EP* possède des dons de guérison et de divination tandis que l'Ænone ovidienne est uniquement douée de l'art médical. Toutefois, après lecture attentive, cette dernière ne nous semble pas être totalement dépourvue de la connaissance de l'avenir. En effet, le poète diffuse ingénieusement au travers de la lettre des indices éclairant le futur de la fille de Kébrèn durant sa relation avec Pâris. Envahie de désespoir et désarmée, elle prend conscience, en mettant ses émotions par écrit, que les événements annoncés sont en train de se réaliser. Premièrement, en se remémorant les débuts de ses amours bucoliques, Ænone rapporte une inscription amoureuse qu'Alexandre avait alors gravé dans un peuplier sous la forme d'un *adynaton* qui pourtant se réalisera dans la suite du cycle troyen²¹ :

*Popule, uiue, precor, quae consita margine ripae
Hoc in rugoso cortice carmen habes :
« Cum Paris Ænone poterit spirare relicta,
Ad fontem Xanthi uersa recurret aqua. »
Xanthe, retro propera, uersaeque recurrere, lymphae ;
Sustinet Ænonen deseruisse Paris.* (Ov., *H.*, V, 27-32)

« Peuplier, puisses-tu vivre, toi qui, planté au bord de la rive, portes ces vers sur la rugueuse écorce : “Quand Pâris pourra respirer loin d'Ænone, l'eau du Xanthe rebroussée courra vers sa source.” Xanthe, hâte-toi vers l'amont ; ondes, courez vers votre source. Pâris supporte d'avoir abandonné Ænone. »

19. CHR. FRANCESE, *Parthenius of Nicaea and Roman Poetry*, Frankfurt and Main 2001, p. 143-156 et 183-189 ; M. VANDERSMISSEN, « L'inceste dans les *Métamorphoses* d'Ovide, un thème emprunté à Parthénios de Nicée ? », *Latomus* 71, 2012, p. 1015-1025.

20. Voir la comparaison pertinente des deux versions chez J. FABRE-SERRIS, *art. cit.* n. 4.

21. Sur l'utilisation particulière de l'*adynaton* dans cet extrait, voir J. FABRE-SERRIS, « De l'Ida à Troie : la “vie exemplaire” de Pâris-Alexandre. L'Orient élégiaque de Gallus à Ovide et ses suites néroniennes », *Dictynna* 9 [en ligne], 2012, p. 6-8.

Cet extrait ferait en effet référence à un épisode homérique (*Il.*, XXI, 305-394)²² qui annonce la fin tragique de Troie lorsque le fleuve, écœuré du sang des cadavres qui encombrant ses eaux, détourne son cours pour affronter Achille, responsable de ce massacre. Ne pourrait-on pas néanmoins lire dans ce passage une allusion du poète à la fois plus subtile et moins démontrable à un second extrait ? Il s'agirait des vers 1156-1161 de l'*Agamemnon* d'Eschyle où Cassandre, en prédisant sa propre mort, se lamente sur C enone²³ – en même temps que sur Hélène – et se souvient de son enfance au bord du Scamandre. En effet, Ovide est le seul auteur à raconter cette scène amoureuse située également au bord du Xanthe²⁴ et qu'énone se rappelle avec nostalgie alors que l'inscription même annonce sa fin funeste. À partir de cette référence à C enone chez Eschyle, Ovide aurait repris le lieu (au bord du Scamandre) et l'action (une héroïne qui pressent sa mort se rappelle avec tristesse des souvenirs heureux) qu'il transpose de Cassandre à la première épouse de Pâris. Cette hypothèse est par ailleurs renforcée par les autres parallèles entre les deux protagonistes féminins présents dans la lettre V et sur lesquels nous reviendrons plus bas.

Deuxièmement, C enone rapporte dans sa lettre l' ev enement à l'origine de la guerre de Troie – le jugement des d esses par Pâris – et sa consultation des anciens sur la marche à suivre pour l'avenir :

*Attoniti micuere sinus, gelidusque cucurrit,
Vt mihi narrasti, dure, per ossa tremor.
Consului (neque enim modice terrebar) anusque
Longaeusque senes : constitit esse nefas. (Ov., H., V, 37-40)*

« Dès que tu m'en fis le récit, cruel, mon sein palpita d'épouvante et un tremblement glac e parcourut mes os. Je consultai, car ma terreur n'était pas médiocre, les vieilles et les vieux charg es d'ans ; ils furent d'accord qu'il y avait présage funeste. »

Ce sont ces sages qui lui conseilleront de mettre en place une expédition pour la Grèce et qui provoqueront indirectement la chute de la puissance troyenne.

La dernière circonstance à caractère prédictif mentionnée est à la fois la plus claire et la plus redoutable. Il s'agit de la triste prophétie de Cassandre déjà évoquée précedemment (v. 113-118, p. 5) et dont voici la suite :

*  Dum licet, obscenam ponto demergite puppim.
Heu ! Quantum Phrygii sanguinis illa uehit !  
Dixerat ; in cursu famulae rapuere furentem,
At mihi flauentes diriguere comae.
A ! Nimum miserae uates mihi uera fuisti. (Ov., H., V, 119-123)*

22. L. FULKERSON, *op. cit.* n. 3, p. 58-59 ; H. JACOBSON, *op. cit.* n. 2, p. 182-183 ; J. FABRE-SERRIS, *art. cit.* n. 21, p. 7.

23. M. VANDERSMISSEN, « Hélène ou C enone ? Note sur les vers 1156-1161 de l'*Agamemnon* d'Eschyle », *AC* 82, 2013, p. 249-253.

24. Le Scamandre et le Xanthe sont en fait le même fleuve de Troade.

« “Tandis qu’il est loisible, engloutissez dans la mer la nef fatale. Hélas ! Que de sang phrygien elle porte !” Elle dit. Ses femmes l’enlèvent au cours de ses transports ; mais moi, mes cheveux blonds se hérissèrent. Ah ! Prêtresse, tu fus pour mon malheur trop véridique. »

Non sans certaine ironie, Ænone y trouve tous les indices qui annoncent le désastre à la fois de sa propre vie et de la cité toute entière. On constate donc que même si elle n’est pas une prophétesse, le destin lui a envoyé une série de signes qui indiquent les événements terribles à venir mais qu’elle n’a pas su voir à temps. Ovide, même s’il a changé les caractéristiques de la nymphe, semblerait néanmoins avoir réintroduit une connaissance inutile de l’avenir, comme chez Parthénios, Conon et Apollodore. Il s’éloignerait donc de la tradition de ces trois auteurs tout en restant fidèle à certains éléments qu’il intègre à sa propre composition.

Or, une des quatre versions antérieures conservées, celle de Lycophron, présente l’épouse d’Alexandre sans don intrinsèque de divination. Serait-il donc improbable qu’Ovide ait choisi de reprendre cette particularité de l’*Alexandra* ? Rien dans le texte ne s’y oppose mais rien non plus ne confirme cette hypothèse. Toutefois, un indice externe pourrait renforcer cette conjecture. En effet, l’extrait de Lycophron provient d’une œuvre entièrement dédiée à la sœur de Pâris, Cassandre. Il apparaît par ailleurs que l’Ænone ovidienne possède certains traits spécifiques de cette figure mythologique²⁵, voire qu’elle est façonnée en partie²⁶ sur ce modèle²⁷. Ovide présente ainsi une héroïne qui a obtenu un don – l’art de prédiction pour Cassandre ; celui de la guérison pour Ænone – suite à une relation manquée avec le dieu Apollon. Malgré ce talent, l’une et l’autre sont incapables d’y avoir recours pour éviter que le sort ne s’abatte sur elles-mêmes et sur les leurs comme l’illustre, entre autres, cet extrait :

ἔπειθον οὐδέν’ οὐδέν, ὡς τάδ’ ἤμπλακον. (Eschyl., *Agam.*, 1212)

« Dès que je l’eus trompé, personne ne me crut. »

Me miseram, quod amor non est medicabilis herbis.

Deficior prudens artis ab arte mea... (Ov., *H.*, V, 149-150)

« Hélas ! Pourquoi l’amour n’est-il pas guérissable par des herbes ! Habile dans mon art, mon art m’abandonne. »

Même s’il est évident que le motif du médecin qui ne peut guérir son amour est bien connu de la poésie élégiaque²⁸, une fois mis en relation avec l’incident entre l’héroïne et Apollon et avec les conséquences désastreuses de cette incapacité, on ne peut plus nier que la construction ovidienne repose sur des éléments issus de la figure de Cassandre. Les références directes et indirectes à Alexandra accréditent encore cette analyse : c’est elle qui prédit le futur d’Ænone et de la cité (cf. v. 117-118) ; c’est à elle aussi qu’Ovide fait probablement allusion

25. Il s’agit bien ici de la figure mythologique de Cassandre car Ovide ne reprend pas de caractéristiques concrètes du personnage de Cassandre tel qu’il est présenté par Lycophron dans l’*Alexandra*.

26. Ænone possède également des caractéristiques d’Hélène, d’Hypsipylé et de Médée comme le démontre très pertinemment L. FULKERSON, *op. cit.* n. 3, p. 58-67.

27. Observation déjà formulée chez H. JACOBSON, *op. cit.* n. 2, p. 186-187 ; J. FABRE-SERRIS, *art. cit.* n. 4, p. 196.

28. J. FABRE-SERRIS, *art. cit.* n. 4, p. 198.

avec l'inscription sur le peuplier (cf. v. 27-32). C'est pourquoi il est probable que le poète latin ait intégré une caractéristique de l'Œnone de Lycophron dans son propre traitement du personnage pour renvoyer à l'œuvre du poète grec et donc à Cassandre.

Le lecteur avisé et cultivé devait sans doute comprendre ces références mais également se demander pourquoi Ovide avait choisi Cassandre. On ne peut toutefois répondre totalement à cette question ; seules quelques pistes peuvent être avancées séparément ou conjointement. Par exemple, le nombre important de rapprochements entre les deux femmes pourrait avoir exercé une certaine influence sur Ovide : elles sont de la même famille par alliance, avec Pâris comme trait d'union ; Cassandre évoque peut-être Œnone chez Eschyle et parle clairement d'elle chez Lycophron. Il est aussi imaginable qu'Ovide ait modelé son héroïne sur Cassandre suite à l'allusion imprécise à un dieu en *EP* 4, 1 (λέγεται δὲ ταύτην ἔκ του θεῶν κατεχομένην θεσπίζειν περὶ τῶν μελλόντων)²⁹ qui fait penser à Alexandra surtout lorsque le lecteur apprend en *EP* 4, 4 que ses prédictions ne sont pas écoutées (ἐκάστοτε δὲ ἐπιλεγομένης αὐτῆς ταῦτα ἐκείνος οὐκ εἶα μνησθαι)³⁰. Cette seconde hypothèse est certes séduisante dans le cadre de cette recherche, mais aucun élément de preuve ne la soutient véritablement.

En deuxième lieu, on remarquera que le moment de la fin de l'action diffère entre les versions parthénienne et ovidienne. Le poète augustéen termine la lettre au moment du retour d'Alexandre à Troie avec Hélène à son bras tandis que l'auteur de Nicée clôture sa notice avec le retour de Pâris blessé vers Œnone et le refus funeste de celle-ci. La mise en scène ovidienne est donc bien antérieure à celle de Parthénios dans le déroulement de la légende. De plus, les autres auteurs présentent la fin de leur récit au même moment que dans les *EP*. Seule l'*Héroïde* V s'achève donc à cet instant précis. Pourquoi Ovide a-t-il alors choisi de la terminer ainsi ? D'autres points communs entre la lettre latine et les traitements grecs tendent à apporter des éléments de réponse.

À la fin des versions grecques, Alexandre, blessé mortellement, retourne auprès de sa première épouse car il sait qu'elle seule peut le sauver. Celle-ci rejette sa demande par amour causant leur mort à tous les deux. Or, il apparaît assez clairement dans la mise en scène latine qu'un épisode similaire est bien présent à la fin du récit mais à un moment différent dans la chronologie de l'histoire et joué par un autre personnage. Il s'agit en fait d'Œnone³¹. Elle n'envoie pas à son époux un messenger comme il le fera à son retour de guerre mais bien un message lorsqu'il revient de Grèce. Cette lettre est à la fois teintée de désespoir mais aussi porteuse des dernières espérances de l'héroïne.

Dans les deux histoires, le protagoniste se présente en suppliant pour obtenir l'aide de l'autre. On imagine le désespoir de Pâris lorsqu'il κήρυνκα πέμπει δεησόμενον³² (Parth., *EP*, 4, 5). De son côté, Œnone supplie également son époux de revenir à elle. Ovide insiste

29. « On dit que, possédée par quelque dieu, elle prononçait des oracles sur l'avenir. »

30. « [...] mais chaque fois qu'elle évoquait le sujet, il lui interdisait d'en faire mention. »

31. Il n'est pas étonnant qu'Ovide accorde le premier rôle à Œnone puisque l'ensemble de son recueil a pour but de donner la parole aux héroïnes féminines moins connues dans la mythologie antique.

32. Conon (*Narr.*, 23) utilise le même verbe δέω dans le sens « demander », « prier », « supplier ».

d'ailleurs sur l'intensité du sentiment qui provoque cette demande puisqu'il termine l'épître V par le verbe *esse precor*. Le poète opère donc un basculement subtil entre le rôle des personnages de la « tradition grecque » et ceux de sa propre interprétation du mythe qu'il veut particulière. Ainsi, de même que le fils de Priam est blessé physiquement et a besoin de la fille de Kébrèn, on remarque que l'Ænone ovidienne souffre également d'une blessure (v. 149-150), mais cette fois psychique, à laquelle seul Pâris peut apporter remède :

*Quod nec graminibus tellus fecunda creandis
Nec deus, auxilium tu mihi ferre potes.* (Ov., *H.*, V, 153-154)

« L'aide que ni la terre, féconde créatrice de simples, ni un dieu ne pourrait m'apporter, toi tu le peux. »

Le fonds légendaire était tellement connu qu'Ovide n'a pas eu besoin de rappeler que Pâris refusera de revenir vers sa première épouse en raison d'un amour nocif (une passion adultère pour une étrangère) de même que l'Ænone de la « tradition grecque » renvoie le messager avec une réponse négative sous le joug d'un amour lui aussi déficient (la jalousie) pour le malheur de l'un et l'autre. Le poète utilise donc ce renversement des rôles pour adopter l'angle de vue du personnage féminin insistant ainsi sur le caractère profondément ironique de cette histoire comme il le fait également dans d'autres *Héroïdes*³³.

En utilisant ce thème littéraire (un héros blessé peut être guéri par une seule personne mais sa demande est refusée par amour pour leur perte à tous les deux) avec un renversement des rôles, Ovide ne rappelle donc pas seulement au lecteur de manière originale qu'il connaissait cette tradition mais il préfigure aussi la suite tragique de l'épisode mythologique. Il est donc évident que la différence chronologique entre les deux versions n'est pas révélatrice d'une présentation distincte et perdue de la légende. En effet, une fois mis au jour le *topos* commun, il apparaît clairement qu'Ovide cherche à intégrer avec génie l'héritage culturel et littéraire de ses prédécesseurs.

Malgré ces deux grandes différences entre les versions parthénienne et ovidienne du mythe, ne pouvons-nous pas dégager de nouveaux points communs ? Cette étude a permis d'en déceler au moins un : la personnalité d'Ænone. On note, en effet, que Parthénios se distingue des autres auteurs de langue grecque en décrivant une héroïne passive face à son destin. Chez Lycophron, elle envoie son fils pour livrer Troie sous l'impulsion d'une tentative désespérée et malsaine de récupérer son époux. Le personnage de Conon confie à son fils, elle aussi, la funeste mission de séduire Hélène afin que Pâris revienne vers elle. Apollodore préfère décrire une femme au caractère plus mesuré mais elle ne reste pourtant pas inactive. Elle essaie, en vain, par ses prédictions de retenir son amant avant qu'il ne parte (*Bibl.*, III, 12, 6).

Parthénios est par conséquent l'unique auteur conservé chez qui Ænone n'entreprend rien pour conserver l'amour d'Alexandre. Elle énonce certes le futur (*EP*, 4, 3) mais sans but recherché. Or, chez Ovide, bien que la lettre, elle-même, soit une tentative de persuader Pâris

33. Sur l'ironie chez Ovide voir : D. ROUSSEL, *op. cit.* n. 18.

de revenir vers elle – comme chez Apollodore – la rédactrice présente la même attitude passive devant les éléments prédictifs envoyés sur sa route. Elle n’essayera pas de le retenir de partir pour la Grèce.

De plus, lorsqu’elle rédige sa lettre, elle sait au fond d’elle-même qu’il est trop tard³⁴. Cette conscience de la tragédie sur le point de se jouer laisse penser qu’elle n’entreprendra pas d’action insensée comme chez Lycophron ou chez Conon. L’héroïne possède donc bien une caractéristique propre à Parthénios et à Ovide qui constitue un indice probable supplémentaire de l’influence du premier sur le second.

5. – EN GUISE DE CONCLUSION

Cette étude fondée sur la confrontation des différentes sources du mythe d’Œnone a donc apporté de nouveaux éclairages au processus de création littéraire de l’*Héroïde* V d’Ovide. Tout d’abord, elle a permis de dégager l’origine probable de différents éléments de cette lettre dans les versions grecques de la légende (caractéristiques de l’héroïne, basculement des rôles...) mais également dans d’autres œuvres majeures comme l’*Agamemnon* d’Eschyle (reprise de particularités du personnage de Cassandre). Ensuite, nous avons pu analyser la manière dont cette matière mythologique fut intégrée par Ovide à son propre travail. Jamais le poète ne s’inspire de ces auteurs sans retravailler chaque détail afin de se les approprier au point de ne plus les reconnaître directement. On retrouve ainsi Cassandre dessinée en filigrane dans les traits d’Œnone ou encore certaines propriétés de la « tradition grecque » savamment insérées dans un traitement littéraire du mythe propre à Ovide.

Nous avons également renforcé, arguments à l’appui, la thèse déjà proposée antérieurement d’une influence prédominante de Parthénios sur le poète augustéen en parallèle avec les autres sources également utilisées. Néanmoins, grâce à nos observations précédentes, il apparaît avec évidence qu’Ovide a mêlé plusieurs traditions, plusieurs sources et même des caractéristiques de personnages mythologiques différents (Cassandre, Hélène) pour présenter au lecteur une héroïne teintée de l’héritage culturel et mythologique grec mais unique et originale. Cette cinquième lettre du recueil des *Héroïdes* est donc un parfait exemple de l’art ovidien qui repose sur un subtil équilibre entre *imitatio* et *aemulatio*.

34. Lorsqu’Œnone se lamente sur l’impossibilité de guérir l’amour (le sien envers quelqu’un qui ne l’aime plus ou celui de Pâris qui en aime une autre), c’est qu’elle sait qu’elle n’arrivera pas à le faire changer d’avis et que sa lettre arrivera trop tard.